

Le Magazine



Dans la baie de Wilhelmine en Antarctique, des touristes observent des baleines à bosse.

Pôles d'attraction.

Naviguer entre les icebergs, chasser le phoque avec les Inuits, observer l'ours blanc... Hier encore réservés aux explorateurs, Arctique et Antarctique s'ouvrent au tourisme. La fin de l'aventure ? L'expérience reste singulière, tant les conditions climatiques et un environnement fragile font de ces terres extrêmes une destination d'exception.

PAR OLIVIER JOLY — PHOTOS PETER MENZEL



ESDAMES ET MESSIEURS LES PASSAGERS, ici José, depuis la passerelle. Nous observons actuellement des souffles de baleines à bosse à bâbord, à environ 400 mètres du navire. Je vous invite à vous rendre immédiatement à l'observatoire du pont 6, ou sur les ponts extérieurs, pour profiter de ce magnifique spectacle. » La voix du guide naturaliste vient à peine de retentir dans les haut-parleurs du salon panoramique que les lèvres des dames délaissent leur tasse d'Earl Grey fumant, les messieurs suspendent leur geste au-dessus de l'échiquier et que tout ce beau monde se hâte d'enfiler parka, bonnet, gants et cache-col. A la proue de *L'Austral*, fleuron de la flotte de la compagnie du Ponant, une nageoire caudale et quelques jets d'air signalent au loin la présence des cétacés. On n'en verra pas plus ce jour-là. Il n'émerge de l'étrange atmosphère brumeuse des hautes latitudes, où ciel et mer se fondent jusqu'à gommer la ligne d'horizon, que d'immenses falaises noires, une cohorte d'icebergs scintillants et des fragments de glaces flottantes, curieusement appelés bourguignons et sarrasins. Qu'importe : l'observation, même fugace, des baleines est un must des voyages en Antarctique, un spectacle

XXL, une alternative excitante aux balades parmi les colonies de manchots que certains blasés finissent par trouver lassantes – même si savoir distinguer les espèces fait toujours son petit effet. « Vous avez remarqué la différence entre un manchot papou, un manchot Adélie et un manchot à jugulaire ? glisse en fin de journée Guenadi, passager russe accoudé au bar, avec un clin d'œil. *Les papous puent moins...* »

Il y a un peu plus d'un siècle, les explorateurs polaires Adrien de Gerlache, Roald Amundsen, Robert Falcon Scott et compagnie, croisant dans ces parages inhospitaliers, auraient pu lui faire une autre réponse depuis leurs camps de fortune : « *Les papous sont fumés, les jugulaires gouleyants et les Adélie ont un petit goût de canard. Dans tous les cas, ça évite le scorbut...* » Même aux extrémités de la planète, figées dans les glaces les deux tiers de l'année, les temps finissent par changer. Les voyages aux pôles étaient autrefois l'apanage des grands découvreurs. Ils ont ensuite attiré des aventuriers, puis des voyageurs et désormais des touristes. Le GPS a donné un coup de vieux à la boussole, les radars ayant prouvé avoir une meilleure vue que les vigies, le Gore-Tex a supplanté l'anorak en estomac de phoque et la cabine à lit double et balcon privatif a fait oublier l'igloo. Mais cela n'enlève rien à la fascination exercée par les confins du monde. Quitte à donner naissance au XXI^e siècle à des oxymores comme « croisière d'expédition » ou « tourisme polaire ».

C'EST POURTANT BIEN DE CELA QU'IL S'AGIT AUJOURD'HUI. De nombreux tour-opérateurs proposent dans leurs brochures des voyages en terres extrêmes, au même titre qu'un tour des capitales européennes, un séjour-club aux Caraïbes ou une initiation aux mystères de l'Orient. Quelques dizaines de navires de croisière, offrant des conditions de confort allant du rustique au 5-étoiles, sillonnent entre décembre et mars les eaux de l'Antarctique, continent vaste comme vingt-cinq fois la France, abritant le pôle Sud. Le bateau est le seul moyen de découvrir cette terre recouverte de 1 500 mètres de glace, sauf à se joindre à une véritable expédition ultrasportive. Ce sont souvent les mêmes navires qui remontent de juillet à septembre en Arctique, louvoyant entre eaux libres et banquise entourant le pôle Nord, mettant le cap sur trois destinations majeures : le Svalbard, archipel norvégien plus souvent nommé Spitzberg, du nom de son île principale ; l'ouest du Groenland ; et le Nunavut, province du haut-Arctique canadien. L'Arctique russe est encore peu visité, notamment en raison des subtilités administratives locales.

Cette approche du monde hyperboréal n'est pas exclusivement maritime. On peut randonner, faire du kayak, du traîneau à chiens ou s'ouvrir aux cultures autochtones. L'offre est vaste et ces territoires le sont encore plus, puisqu'ils couvrent une superficie d'environ cinquante fois la France. A chacun ses fantasmes : voir l'ours blanc au Spitzberg, chasser le phoque avec les Inuits au Groenland, tenter le mythique passage du Nord-Ouest pour rejoindre l'Alaska ou s'attaquer au pôle Nord géographique à ski depuis une base dérivante située à 89 degrés de latitude. S'offrir une tranche de pôles n'est plus une question d'héroïsme mais d'imagination, de condition physique et de pouvoir d'achat : de 5 000 à 10 000 euros environ pour les voyages les plus accessibles, qui durent de huit à quinze jours. Et les volontaires n'ont jamais été aussi nombreux. « *Peut-on imaginer mieux qu'une exploration polaire pour passer un mauvais moment ?* », interrogeait pourtant l'explorateur anglais Apsley Cherry-Garrard, dont le récit d'expédition en Antarctique (1910-1913) intitulé *Le Pire Voyage au monde* est devenu un classique de la littérature d'aventure. Les récits d'antan évoquaient ces zones les plus froides du globe comme des terres oubliées de Dieu, rimant avec faim, solitude, souffrance et mort.

On est aux antipodes dans les brochures des voyageurs d'aujourd'hui, au lyrisme un brin givré lorsqu'il s'agit de célébrer les charmes des hautes latitudes : « *Paradis immaculé* », « *beauté d'un univers déclinant le blanc à l'infini* », « *dernier endroit où se retrouver seul face à soi-même dans le miroir fascinant des glaciers et des icebergs* »... Mieux connues, plus faciles à aborder grâce à la technique, à la fois antidote à l'étouffement urbain et faire-valoir original lors des dîners en ville, les zones polaires ont vu leurs arguments marketing s'inverser. On n'y vit plus le crépuscule de l'homme, mais le premier matin du monde. Plus de soupe salée en chavirant au cap Horn, mais une coupe de champagne servie par un majordome en livrée. Du coup, forcément, les volontaires sont plus nombreux.

« **L'ENGOUEMENT SE RESSENT NETTEMENT, même si cela reste une activité de niche à l'échelle du tourisme mondial. En trente ans, nous sommes passés de l'expédition au voyage touristique. Aujourd'hui, nos clients sont essentiellement CSP+, ils ont plutôt 60-70 ans sur les croisières et 30-60 ans sur les voyages plus sportifs** », détaille Eric Balian, directeur général adjoint de Terres d'Aventure, qui exploite la marque Grand Nord Grand Large, spécialiste des voyages polaires depuis 1982. Confiante dans l'avenir du tourisme polaire, la compagnie du Ponant va, elle, lancer un troisième navire en péninsule antarctique fin 2015. Elle s'active par ailleurs à recruter des guides conférenciers, une espèce rare capable de captiver un auditoire en évoquant les mœurs du phoque de Weddell mais aussi de piloter un Zodiac au milieu des glaces ou de tenir la main aux passagères avec canne. « *La médiatisation du réchauffement climatique et de la fonte des glaces contribue à cette demande* », appuie Nicolas Dubreuil, chef d'expédition pour la compagnie du Ponant. Cela se vérifie dans le petit village d'Ilulissat

(Groenland), où les icebergs dessinés depuis des lustres par les glaciers de la baie de Disko sont devenus, malgré eux, les témoins privilégiés du réchauffement climatique. Les politiques du monde entier s'y sont précipités, pas mécontents de s'offrir un week-end devant l'une des plus belles cartes postales du Grand Nord. Qu'importe si le signe majeur du réchauffement climatique est la fonte de la banquise, un phénomène nettement moins glamour.

Sans remonter aux épopées d'Erik le Rouge, qui n'était pas connu pour remplir ses drakkars de touristes du troisième âge, l'origine des voyages polaires semble dater de la fin du XIX^e siècle. « *En 1871, le yachtman et explorateur anglais Benjamin Leigh Smith prend des passagers payants à bord de sa goélette Samson lors d'une expédition pour le Svalbard* », raconte le journaliste écrivain Christophe Migeon, dans son excellent *Petit manuel du voyageur polaire* (Ed. Paulsen). Suivront d'autres initiatives isolées. En 1937, le navire postal de la baie d'Hudson,

le *SS Nascope*, emmène une vingtaine de touristes payants à la découverte de l'Arctique canadien, où il fera naufrage dix ans plus tard. En 1937 toujours, l'agence Thomas Cook & Son inclut le Svalbard à son catalogue. Il faudra attendre la troisième Année polaire internationale (1957-1958) pour que l'Antarctique éveille à son tour l'intérêt du grand public. En 1966, l'Américain Lars-Eric Lindblad lance les premières croisières avec conférences embarquées et débarquements au sol, tels qu'on les pratique encore aujourd'hui. L'air du temps, venu des pôles, est porteur de bonnes intentions.

Près d'un demi-siècle plus tard, le tourisme en Antarctique est devenu très organisé. Environ 98 % des visiteurs abordent le continent par bateau : du petit voilier à la ville flottante (plus de 2 000 passagers), avec une majorité d'embarcations de tonnage intermédiaire, anciens brise-glaces russes, navires scientifiques ou yachts ultramodernes conçus à cet effet.



Le brise-glace russe *Akademik Sergey Vavilov* traverse le chenal Lemaire, un détroit de la péninsule antarctique très prisé par les croisiéristes. A l'origine utilisé pour la recherche scientifique, le bateau se consacre désormais au tourisme et transporte une centaine de passagers. (Toutes les photos illustrant cet article sont issues d'un reportage de Peter Menzel réalisé en 2011)

Ensuite, 98 % environ de ces bateaux se rendent à la pointe de la péninsule antarctique. Cette longue cornue prolongeant les Andes est située à deux jours de navigation d'Ushuaia (Argentine), en passant par les mâchoires du redoutable détroit de Drake, « *où l'on trouve les eaux les plus dangereuses du globe* », selon le commandant de *L'Austral*, Rémi Genevaz. A cette relative proximité des terres habitées, la péninsule antarctique ajoute un avantage de taille : elle abrite la plus haute densité de merveilles de tout le monde polaire. Christian de Marliave, ancien équipier de Jean-Louis Etienne, connaît ces immenses territoires comme d'autres le réseau du métro parisien : « *Il n'y a nulle part ailleurs autant de glaciers, d'icebergs, de hauts sommets, de baies et de canaux sur une aussi petite distance, sans compter la faune exubérante.* »

Qui dit tourisme organisé dit tourisme contrôlé. Une nécessité induite par le protocole de Madrid (1991), qui a décrété l'Antarctique « *terre de science, réserve naturelle, patrimoine* » ••



Le tourisme en Antarctique est devenu très organisé. 98 % des bateaux se rendent à la pointe de la péninsule, où touristes et faune locale tentent de cohabiter. Ci-dessus et ci-contre, l'île Half Moon, haut lieu de la nidification des manchots à jugulaire. En haut, le brise-glace *Akademik Sergey Vavilov*, soumis, comme tous les navires des 110 opérateurs internationaux habilités à circuler dans la zone, à un cahier des charges très strict. Ci-dessous, des débris d'iceberg dans la baie de Paradis.



... de l'humanité, interdite à toute activité économique [...] sauf le tourisme et la recherche scientifique ». Depuis plus de vingt ans, le tourisme y est scrupuleusement géré par l'International Association of Antarctica Tour Operators (Iaato), un organisme qui regroupe aujourd'hui 110 opérateurs internationaux. Ceux-ci sont soumis à un cahier des charges très strict, qu'il s'agisse des distances minimales à respecter face aux animaux ou du nombre de passagers autorisés sur un même lieu. Sur la plupart des 142 sites répertoriés, il est interdit de laisser descendre plus de cent passagers en même temps. Voilà pourquoi l'essentiel des navires prend à bord moins de 200 passagers, avec un système de roulement. Un tout petit nombre de sites est ouvert à la visite de 200 à 500 personnes. Au-delà, les paquebots n'ont même pas le droit de jeter l'ancre.

L'Iaato se veut aussi vigilante face aux conséquences écologiques du tourisme. Depuis 2011, tous les bateaux naviguant sous le 60° degré de latitude sud doivent fonctionner aux combustibles légers (diesel marin ou gasoil marin), qui s'évaporent à 70 % en 24 heures en cas de marée noire, ce qui exclut désormais les navires utilisant du fioul lourd, plus polluant. Dans un même souci environnemental, mais aussi pour ne pas galvauder l'esprit de solitude, sans lequel il n'est plus d'aventure, les règlements en Antarctique obligent tous les navires à programmer leur itinéraire. En septembre, les lieux de débarquement sont proposés aux opérateurs, qui font illico leur marché. Il leur sera ensuite possible, au jour le jour, en fonction des impératifs météo, de troquer un site contre un autre. L'essentiel, c'est que chaque navire faisant halte dans une baie ou remontant un canal ait l'impression d'être seul au monde. Un sentiment partagé par le passager au sol, à condition d'oublier ses 99 congénères à parka rouge débarqués avec lui. Soyons juste : hormis sur la base anglaise de Port Lockroy – où l'on se presse pour acheter cartes postales, timbres, souvenirs, ou faire tamponner son passeport –, il est impossible de deviner que de 40 000 à 50 000 personnes posent le pied sur ces terres sur une période de trois mois.

POUR ÉVITER D'INTRODUIRE des espèces végétales étrangères en Antarctique, chaque descente, familièrement appelée *landing*, procède d'un vrai rituel. On a rarement vu des vacanciers aussi enjoués à l'heure de passer l'aspirateur sur leurs effets personnels (sacs et vêtements) ou de tremper quotidiennement leurs bottes dans un pédiluve. Il faut dire que les conférences à bord, jusqu'à trois par jour, très pédagogiques, achèvent de les sensibiliser au respect de cet environnement. « *Tous les acteurs du tourisme polaire ont à l'esprit les règles de biosécurité*, estime plus largement Yannick Briand, directeur de l'agence 66° Nord. *Au Spitzberg, par exemple, nous ne plantons jamais une tente sur la toundra même si c'est plus confortable que les galets de la plage. Lorsque nous prenons des pierres pour fixer nos tentes, c'est à différents endroits pour que ce ne soit pas visible. Et nous les remettons ensuite à leur place. Cela devient naturel, y compris à nos clients.* » Jean-Emmanuel Sauvé, président de la compagnie du Ponant, affiche la même préoccupation : « *L'impact écologique de nos voyages est extrêmement réduit. Au retour, nos touristes deviennent au contraire des ambassadeurs, aidant à créer une conscience des pôles.* » Même le très pointilleux Institut polaire français

(IPEV) ne trouve pas grand-chose à redire au passage des touristes : « *L'accès de l'Antarctique à d'autres personnes que les chercheurs est une bonne chose. Mais il faudra toujours rester vigilant aux conditions d'accès du public, à une période sensible de reproduction et de renouvellement de la végétation* », estime Yves Frenot, son directeur.

La protection des zones polaires ne concerne pas que la nature. Il ne faut pas oublier que, contrairement à l'Antarctique, où ne vivent à l'année que quelques centaines de scientifiques, l'Arctique est habité. Dans certaines communautés au Groenland ou au Canada, l'arrivée des gigantesques navires de croisière n'est pas sans conséquences. Imaginez le choc culturel provoqué par deux mille, disons Italiens, débarquant dans un village de 500 pêcheurs de phoques ! Par ailleurs, il y est plus difficile d'harmoniser la réglementation du Grand Nord, qui dépend de plusieurs pays. Pour l'heure, les conditions de navigation, de débarquement ou d'observation de la faune y sont donc moins restrictives qu'en Antarctique (sauf au Spitzberg, où tous les circuits et lieux de bivouac sont soumis à l'approbation du gouverneur en personne). Mais cela pourrait changer car le nouveau code polaire de l'Organisation maritime internationale, qui doit entrer en vigueur le 1^{er} janvier 2017, prévoit de « *renforcer la sécurité de l'exploitation des navires et d'atténuer son impact sur les gens et l'environnement dans les eaux polaires qui sont éloignées, vulnérables et peuvent être inhospitalières* ». Sur le long terme, cela devrait contribuer à protéger une grande partie de l'Arctique à la manière de ce qui existe déjà en Antarctique. Et permettre de conserver au tourisme hyperboréen sa vibration intime, malgré le passage annuel d'au moins un million de visiteurs.

CES PRÉCAUTIONS N'ENTRAVENT EN RIEN LE PLAISIR du voyageur, sauf à vouloir attendre que l'ours soit à portée de zoom. Il y a peu de chance que ça arrive : au Spitzberg, les guides ont pour obligation de charger leurs fusils dès qu'ils s'éloignent de la ville, ce qui peut surprendre la première fois. Quant aux passagers, ils sont priés de remonter fissa à bord dès qu'un plantigrade montre le blanc de sa fourrure. Car cet environnement à protéger est aussi un milieu dont il faut protéger l'homme. L'archipel tient à éviter les accidents mortels – il n'y en a d'ailleurs eu qu'un seul en vingt ans, en 2011. « *La plus grande déviance du tourisme polaire, c'est la course au "toujours plus près"*, insiste Nicolas Dubreuil. *Les gens ont vu des films tournés avec un objectif 500 mm et pensent parfois qu'ils peuvent voir la même chose. Mais non ! Nous, nous leur* ...

Hormis sur la base de Port Lockroy, il est impossible de deviner qu'entre 40 000 et 50 000 personnes posent le pied en Antarctique sur une période de trois mois.

••• montrons l'animal dans son milieu naturel. Et c'est pareil pour l'environnement. En 2012, au Spitzberg, un bateau russe a posé le nez sur un glacier pour créer une jolie cascade sur le pont. Résultat : la glace est tombée, le bateau s'est couché, il y a eu douze blessés graves. » En 2007, un autre navire, *L'Explorer*, avait lui coulé au large de l'Antarctique. Il y a eu aussi quatre accidents graves depuis cette date. « Il ne faut jamais oublier qu'en zone polaire la sécurité est l'impératif numéro 1, avant la satisfaction du client », martèle Nicolas Dubreuil.

EN TRE LES VENTS CATABATIQUES À PLUS DE 200 KM/H, les vagues hautes comme des immeubles, une météo cyclothymique et les glaces perfides, un voyage polaire, même agrémenté de trois douches par jour, de grands crus classés et d'un défilé d'icebergs sous la couette, ne sera jamais un

voyage comme un autre. Dans un récent circuit visant à promouvoir la destination Spitzberg en hiver (cavernes de glace, traîneau à chiens, randonnées à ski en tirant la pulka), le blizzard a immobilisé le minibus de professionnels du voyage juste après qu'on leur a fait visiter « la meilleure cave à vins de toute la Norvège » dans un restaurant chic. Ils ont vécu ce que le langage polaire, subtil dans l'expression des divers dangers, appelle le *white out* : un blanc total qui bouche la vue et interdit toute progression. Dans ces conditions, il n'est rien d'autre à faire qu'attendre – ou se creuser un abri lorsqu'on ne bénéficie pas d'un véhicule pour se protéger des rafales de neige. Une excellente façon de rappeler à ses clients qu'ici tout n'est pas maîtrisable. Malgré ce genre d'aléa, qui peut aller jusqu'à amputer le programme d'un moment fort, ce type de voyage semble offrir un taux de satisfaction exceptionnel. Parce que même les désagréments sont un souvenir en soi. Ou parce que les grincheux y sont moins nombreux qu'ailleurs. « Voyager sous ces latitudes, c'est vouloir s'ouvrir à des lieux rares et des paysages exceptionnels baignés du souvenir des âmes qui les ont arpentés, explorateurs ou baleiniers, dans un vrai parfum d'aventure à l'ancienne. Ce n'est jamais un tourisme galkaudé », apprécie Daniel Herrero, homme de rugby et de lettres, qui a rempli ses carnets à dessin au Spitzberg d'icebergs, d'ours et de carcasses de baleines sur des plages désertes. Pour renouveler le plaisir de la découverte, les voyageurs cherchent déjà la prochaine *terra incognita* à offrir à leurs clients. Christian de Marliave évoque l'archipel russe François-Joseph, connu des seuls spécialistes, avec des glaçons dans la bouche : « C'est un des plus beaux coins de l'Arctique, très volcanique, très glacière, qui abrite une faune

incroyable. Mais aussi des bases poubelles, qui ressemblent à de gigantesques casses d'avions et de camions... » Les Russes, qui disposent de la flotte et du savoir-faire, ont saisi tout le potentiel de ce frigo aux portes de la Sibérie, encore mal exploité. Un homme d'affaires local a déjà récupéré le business des expéditions « dernier degré » vers le pôle Nord géographique, faisant bondir le tarif de 4000 à 40000 euros, champagne et vodka inclus. Pour le grand public, les agences lorgnent plus vers le Groenland de l'Est ou le fameux passage du Nord-Ouest, moins renommé pour ses beautés que pour ses histoires tragiques et sa rareté : deux bateaux seulement sont parvenus à le franchir l'an passé. « Cela reste un tourisme de passionnés qui trouveront toujours moyen de dégouter le lieu idéal pour leurs rêves de pôle. Ce voyage tient du pèlerinage, pratiqué par des gens renseignés, cultivés et respectueux », assure Jean-Louis Etienne, explorateur de ces confins de longue date. Un pèlerinage, c'est en quelque sorte ce que vit Guenadi, ce singulier passager du yacht *L'Austral*, qui passe sans transition des blagues sur les manchots aux confidences intimes. Il faut dire que l'heure tardive s'y prête, comme ces tableaux d'inframonde sur la péninsule antarctique : calotte glaciaire émergeant d'un nuage crépusculaire, icebergs bleutés sur un océan presque noir, silhouettes au fusain des albatros. Alors que le salon panoramique commence tout juste à désempir – les premiers *landings* sont



L'île de la Déception fait partie de l'archipel des Shetland du Sud dans l'océan Austral. Elle a abrité des bases scientifiques avant que le volcan de l'île ne les endommage dans les années 1960. Aujourd'hui, c'est un repaire pour les manchots à jugulaire et une étape régulière des croisiéristes.

prévus demain à 7 heures – il est rejoint à sa table par un vieil homme digne et élégant. « C'est mon père, glisse Guenadi. On ne s'était pas revus depuis trente ans. On s'est dit que l'Antarctique serait un bon endroit pour nos retrouvailles. Parce que, ici, il y a toute la place pour parler. Ou pour rester silencieux. » Il sourit à son père. Leurs regards filent vers le large, comme s'ils appareillaient ensemble pour un long voyage intérieur. ☺

Retrouvez notre carnet d'adresses sur iPad et sur www.lemonde.fr/m-le-mag/

